

Art/ Marseille traverse les mères



La Vierge à l'enfant (2009) de Pierre et Gilles. M. FERRIER



Younan et sa mère (2014) de Denis Dailleux. PHOTO DENIS DAILLEUX. VU

De symbole patriotique à vierge à l'enfant, du deuil post-natal aux luttes sociales, le Mucem s'intéresse à la maternité dans une belle exposition au nom hommage : «Bonnes Mères».

«**M** adonne», «mater dolorosa», «mère poule» ou «daronne» : qui sont nos «bonnes mères» ? Que sont devenues ces déesses de la maternité qui ont irrigué nos mythes antiques et que disent-elles des mères bien vivantes d'aujourd'hui ? Au Mucem à Marseille, l'exposition «Bonnes Mères» propose une traversée des imaginaires et représentations de cette maternité souvent fantasmée, sans en occulter les réalités matérielles ni s'interdire d'écarter les stéréotypes. Car comment oublier l'encre qu'a constituée cette fonction reproductive à laquelle les femmes ont été cantonnées ? Le travail des commissaires, Caroline Chenu et Anne-Cécile Mailfert, fondatrice de la Fondation des femmes, apporte une pierre à l'édifice de l'exploration de nos intimités et

de la dissection de certains liens (familiaux, amoureux, amicaux). Paru au début du mois, *Pardonnez à nos mères* de Claire Richard (éd. Renversantes) s'intéresse à cette relation millénaire à travers le concept de «matrophobie», soit la peur des femmes de ressembler à leur mère, notamment par refus d'incarner à leur tour cet état de soumission modelé par le patriarcat.

Polymaste. C'est aussi de cette terreur transcendée qu'est née la célèbre sculpture *Blue Goddess* *Thoëris*, signée Niki de Saint Phalle – l'une des pièces maîtresses de cette exposition de plus de 300 œuvres, dont un tiers provient des collections du musée. L'artiste y revisite en lampe «pop» et multicolore une divinité populaire de l'Égypte ancienne censée veiller sur l'accouchement, en conservant l'aspect effrayant, rappel de cette frontière ténue qui sépare la protection de l'hypervigilance. Une statue du VI^e siècle d'Artémis aux multiples mamelles qui dialogue avec une sphinge chienne (elle aussi polymaste) signée Louise Bourgeois : «Déesses mères», la première partie, déroule certaines représentations mythiques et symboliques de la maternité – attributs nourriciers, mais aussi naissances

sans matrice comme Athéna sortant du crâne de son père Zeus. Clin d'œil à Notre-Dame de la Garde, l'emblème de Marseille dont le surnom donne son titre à l'exposition, une déclinaison d'estampes et cartes postales rappelle l'omniprésence de cette patronne des marins, dont les statues sont autant de vigies qui émaillent le littoral. L'œuvre-phare de la section (et visuel principal de l'exposition) est sans doute *la Vierge à l'enfant* (2009), du duo Pierre et Gilles, qui mêle peinture et photographie. L'incontournable cinéaste marseillais Hafsia Herzi (qui signe la d'ailleurs réalisation d'un film intitulé *Bonne Mère* en 2021) y pose, un enfant dans le giron et entièrement vêtu de blanc : une immanence quasi sacrée qui contraste avec un environnement urbain très brut – barres d'immeubles, rats et ferraille. Dans ce décor signalétique, le panneau triangulaire «warning»

joue sur l'ambivalence : prendre garde à cette femme puissante, mais aussi y faire attention – en prendre soin. Un passage par les «mères patriotiques» interroge la démarche de l'effigie, qui en érigeant une femme en modèle en exclut bien d'autres. Un buste plâtré d'une Marianne sous les traits de Brigitte Bardot côtoie ainsi l'affiche d'une Marianne «transféministe», drapeau LGBTQ+ brandi. Enfin, la projection du court-métrage *la Fée aux choux* rappelle que le premier film de fiction de cinéma français fut réalisé en 1896 par une femme, Alice Guy, et traitait donc du thème immémorial de la naissance. Mais les mères ne sont ni choux ni cigognes : elles sont de chair, de sang, d'humeurs, et une seconde partie intitulée «Femmes en vie» s'attache à cette matérialité. Une place importante est faite au travail d'Edith Laplane, artiste plasticienne et ex-gynécologue, qui propose un vaste tissu comprenant 2905 points de broderie, soit autant de jours de règles dans la vie d'une femme. A travers des acronymes médicaux brodés («FCS» pour «fausse couche spontanée», «GEU» pour «grossesse extra-utérine»), elle donne aussi corps à ces douloureuses réalités souvent taboues, en écho aux luttes du MLF ou du Plan-

ning familial, dont les affiches ornent les murs d'en face. Des «unes» de l'époque (dont deux de *Libé*) rappellent aussi l'événement historique qu'a constitué la légalisation de l'avortement.

Un peu plus loin, une carte témoignage de l'état de l'accès à la PMA et l'IVG en Méditerranée renverse les perspectives : la mer y devient embryon, entourée d'une terre placentaire. D'autres objets insufflent légèreté et respiration, comme ce fauteuil du designer italien Gaetano Pesce, dont les formes généreuses sont directement inspirées de sa mère. Petite boule compacte, le repose-pied, quant à lui, symbolise l'enfant : comme un boulet aux pieds ?

Endeuillées. Les luttes pour devenir mère (symbolisées par des ex-voto ou, plus concrètement, par l'exhumation d'une pipette d'insémination artisanale) n'occultent pas des expériences plus sombres – la dépression post-partum (le suicide est la première cause de mortalité maternelle dans l'année suivant l'accouchement) ou la mort en couche, avec cette «stèle funéraire des adieux» du IV^e siècle avant Jésus Christ. On croise aussi l'impressionnant vestige d'un «tour d'abandon», dispositif notamment présent dans les hôpitaux permettant de déposer anonymement des nourrissons. Les photographies de mères endeuillées témoignent encore de la douloureuse atemporalité d'une réalité que la langue peine à nommer, et que l'actualité du Moyen-Orient et d'ailleurs ne cesse de raviver.

Albert Cohen, Magyd Cherfi, Marcel Pagnol : c'est enfin à travers une bibliothèque qu'est évoqué l'attachement des fils à leur mère, réputé indéfectible – quand la relation est souvent plus contrastée s'agissant de leurs sœurs. Plus lumineuse, cette dernière section questionne aussi les voies de la transmission, qu'il s'agisse des célébrations, des contes, des chansons : de Charles Aznavour à Tino Rossi, ils sont nombreux à avoir pris leurs mères pour muses. Résonne en guise de dernier mot l'hommage à sa «mater» d'une icône marseillaise, le rappeur Jul : «*Quand tu vas pas, mon cœur bat pas/Mama, t'es ma vie, t'es mon sang/J'ferai tout pour toi Mama*».

COPÉLIA MAINARDI

BONNES MÈRES
jusqu'au 31 août au Mucem.

Les mères
ne sont ni choux
ni cigognes :
elles sont
de chair, de sang,
d'humeurs.

